

Laurence Boissier

HISTOIRE
D'UN SOULÈVEMENT



art&fiction
Lausanne, Genève
2020

Couverture: Valérie Giroud

Image de couverture: *Encyclopédie chimique. Tome II.–
Métalloïdes, 2^e appendice: «Météorites», par
M. Stanislas Meunier*

Cul-de-lampe: «Mitose de la levure (anaphase)», in *Lesions in
Many Different Spindle Components Activate the Spindle
Checkpoint in the Budding Yeast Saccharomyces cerevisiae,*
revue *Genetics*, 1999, vol. 152, no. 2, 509-518

Vignettes têtes de chapitre: Laurence Boissier

© art&fiction, éditions d'artistes, Lausanne, Genève, 2020

15 juillet



LE GUIDE NOUS A DONNÉ rendez-vous à l'aube dans un village doté d'un seul bistrot fermé pour travaux. Il inspecte notre équipement. Selon les instructions que nous avons reçues de l'agence, notre sac devait être équipé de bretelles larges, d'un dos anatomique et peser moins de dix kilos. Nous sommes vêtus d'une micro-polaire, de chaussures montantes et d'un pantalon respirant à séchage rapide. On trouve des modèles de ce pantalon dans des couleurs non salissantes comme le brun et le gris. Le mien est gris, doté de fermetures éclairs à mi-cuisse. Nous nous présentons. Hormis le couple en parka jaune, personne ne se connaît. Hugh, le guide, est l'aîné. Bernard et Martin, deux hommes dans la soixantaine. Un troisième, Thierry, et le couple en parka jaune semblent plus jeunes. Enfin, Magali, qui a l'air d'avoir eu ses trente ans mais pas ses quarante. Au début de la semaine, de grandes masses d'airs contradictoires ont si bien balayé les Alpes que

nous ne savions pas si notre randonnée serait maintenue. La météo s'annonce changeante. Le plafond nuageux devrait se dissiper. Nous quittons le bitume, laissant peu à peu derrière nous greniers, murets, abreuvoirs et clôtures. Le guide adopte d'emblée un rythme soutenu. Des bribes de conversation me parviennent dans le désordre. Première constatation, ils sont tous capables de tenir le rythme et parler en même temps.

Quand j'étais petite fille, mes parents me mettaient sur des skis chaque hiver. Malgré mon manque d'aptitude, je n'ai pas questionné ce modèle une fois adulte. Mon mari non plus. Dès que nos enfants ont eu l'âge de skier, nous avons tout naturellement passé les vacances de Noël en station. Ils sont adolescents à présent et ne veulent plus de l'école suisse de ski. Ils n'ont pas croché, mais nous continuons à y croire. Mon mari a découvert la peau de phoque. Moi je n'ai rien découvert du tout. Sur l'Alpe, mon statut équivaut à celui d'un animal domestique. On me monte pour ne pas me laisser seule à la maison. J'ai essayé la balade en raquettes. Trop vite, j'ai

le souffle court, le nez qui coule et je ne fais plus qu'attendre le prochain vin chaud.

Moquette brune, carrelage moka, luminaires en fer forgé, dans la plupart des appartements de location où nous avons séjourné, tout était moche sauf l'écran allumé de la télévision. Cet aspect des Alpes, je le connais bien. Mais des vraies Alpes, de l'in-vraisemblable carambolage à notre porte, je ne connais rien. Cette année, à Noël, les enfants n'ont presque pas skié. Ils se sont retrouvés avec des abonnements remplis de points dont la date de péremption approchait. Il nous fallait donc repartir en montagne également pour les vacances de février. On était en train de surfer sur internet à la recherche d'un appartement lorsque, brusquement, mon mari s'est tourné vers moi et m'a dit : « Tu sais, finalement, si t'as pas envie de venir, tu peux tout aussi bien rester à la maison. » En quelques mots, je me suis vue rétrogradée du statut d'animal domestique à celui de plante d'intérieur. Et ça, ça m'a fait réagir. Sur un coup de tête, je me suis inscrite à cette randonnée de neuf jours. Je pensais que je prendrais le temps de m'entraîner avant le jour du départ. Je ne l'ai pas pris.

Nous sommes au pied d'un massif bicephale raviné d'entailles foncées dans lesquelles bascule une végétation grise.

— On va boire le café là-haut, au col, nous dit le guide.

— Ah! Ah!

Je me rends compte qu'il est sérieux.

— Le café quel jour?

— Ben, le café ce matin.

Mes camarades ne sont que joyeuse anticipation. Nous avons parmi nous un passionné de la flore alpine. Il nous explique la différence entre le sapin et l'épicéa. Quand les pives sont pendantes, ce sont des épicéas. Quand les pives sont montantes, ce sont des sapins. Des torrents abrasifs ont creusé de profonds layons entre les troncs. Nous dérapons sur une pâte composée de graines noires, d'humus et d'eau. Je me laisse dépasser pour me retrouver en fin de file. La bouche grande ouverte, j'enfourne le plus possible d'air dans mes poumons.

— Essaie d'adopter un rythme moins anarchique, me dit Bernard. Tu as regardé le dénivelé de la course?

Je reconnais le tutoiement cher aux compagnons d'aventure.

— Oui. Enfin, surtout les heures de marche.

— Le dénivelé quotidien est toujours mentionné. Ça va être dur au début et puis tu vas t'habituer.

Par rapport à sa carrure, son sac à dos semble minuscule.

— Un pas après l'autre. Inspire par le nez, expire par la bouche. Il vaut mieux ralentir et avancer à ton rythme que de t'arrêter à tout bout de champ.

L'homme est une mine de sagesse. Je sens qu'il n'en est pas avare. Mon père aussi, qui adorait la montagne, m'avait conseillé de ne jamais m'arrêter en montée. Sans plus de précisions, je pensais que si je m'arrêtais, la roche sous moi s'ouvrirait avec un bruit caverneux et m'engloutirait d'un coup sec. J'entends la respiration régulière de Bernard devant moi. Deux secondes d'inspiration, quatre d'expiration. Il doit avoir dix bonnes années de plus que moi. En randonnée l'âge n'a pas autant d'importance que l'entraînement. Combien d'heures nous reste-t-il ? En comptant une moyenne de huit par jour j'obtiens un total de septante-deux. Je soustrais celle qui

vient de s'écouler. Ma tête bat entre mes deux oreilles.

— Comment tu t'appelles déjà ?

— Laurence. J'ai la nausée et le nez qui coule.

— Fais comme moi. Essaie de prendre plus d'air.

— Oui. Seulement ma cage thoracique n'est pas extensible. Sur la droite et sur la gauche, par exemple, il y a les côtes, qui sont tout de même assez rigides.

Cette longue phrase m'a coûté beaucoup d'air et a produit peu d'effet. Bernard renonce à rester en arrière avec moi. Mon sac se remplit de plomb. Je suis vautrée sur mes bâtons. Il y a comme une ironie à avoir les pieds et les mains rendus douloureux par la chaleur alors que le gel des extrémités compte parmi mes pires souvenirs de ski. À chaque pas, je lutte contre la tentation de faire marche arrière. Des générations de porteurs autochtones et de touristes ont ciselé le meilleur sentier possible mais il demeure invraisemblablement pentu. Il me semble même qu'il continue à s'élever sous mes pieds pendant que cette deuxième heure de marche n'en finit pas de s'égrener. Mes camarades sont

déjà arrivés au col et se sont alignés face à la vue. Plus personne ne faisant attention à moi, je comble les dernières dizaines de mètres qui me séparent du groupe à la manière désarticulée d'un zombie fraîchement sorti de sa tombe. Je m'écroule à leurs pieds.

Le guide fait chauffer de l'eau sur un réchaud à gaz. On me passe un gobelet et le pot de café en poudre.

— C'est votre gobelet personnel pour toute la randonnée. Accrochez-le à votre sac. J'ai perforé un trou près du bord. Essayez de passer quelque chose dedans. Un lacet, une lanière, un cordon. Ne le perdez pas.

Avant de décréter enfin une pause, le guide voulait que nous ayons un panorama, il s'étale devant nous. Habitué à la géométrie de nos villes et campagnes, mon œil cherche à repérer des formes simples. Or ce concassage n'a laissé aucun triangle isocèle digne de ce nom, pas de séries, pas de lignes droites, rien de vraiment net. C'est exactement le genre de tapage visuel que mes enfants laissaient derrière eux dans le bac à sable d'un parc public. Leur manque d'égards pour la composition me rendait

dingue. Je me saisissais de leur pelle pour rapidement araser le chaos, conférer un semblant de logique à leurs râclures. Eux restaient là à m'attendre sans comprendre pourquoi j'avais sonné l'heure du départ. Force m'est d'admettre qu'à l'échelle de ce qui s'est froissé devant moi, je ne vais rien pouvoir faire.

À quand remonte ma dernière tasse de café instantané? Le voyage en Égypte? Les auberges de jeunesse? Le cours de premier secours? De son bras tendu, le guide décrit un arc de cercle qui embrasse toute l'étendue du paysage. Je m'attends à une nomenclature des sommets. Je me trompe. Il se contente de nous dire que les Alpes ne sont pas ici par hasard. Si nous les écumons sans expérimenter la sensation du socle, nous resterons pour toujours des déracinés.

— La sensation du socle?

— Savoir d'où elles viennent. Savoir d'où on vient.

Évidemment nous savons d'où elles viennent. Nous sommes allés à l'école, nous avons regardé la télévision, écouté la radio, nous avons lu *Geo*. Nous savons qu'il y a eu à leur place une mer, que des dinosaures y

ont laissé des empreintes de pas et qu'à une certaine époque les glaciers descendaient jusqu'en plaine. Je résume ma science :

— Il y avait une mer ici, jadis. Avec des dinosaures sur la plage.

— C'est quand « jadis » ? il me demande.

Voyant que je n'en ai aucune idée, il se baisse et ramasse un caillou.

— Tu vois ce caillou ?

— Oui.

Il s'agit d'un caillou gris, d'une forme inaccessible à l'analyse géométrique.

— Je vais vous raconter comment il est arrivé ici.

Nous le regardons bêtement.

— Mais pas aujourd'hui. Le premier jour, on s'acclimate. Allez, on y va. Plus que deux petites heures de montée avant la pause de midi.

— Combien ?

J'ai sûrement mal entendu.

— Deux.

— Deux heures ?

— Deux heures.

— De montée ?

À situation extrême, mesure extrême. Je fouille dans l'une de mes poches latérales, là où j'ai rangé les shots de guarana

que l'on m'a conseillé à la pharmacie. J'en avale un avant de reprendre mon sac.

On avait loué à Leysin un hiver. J'accompagnais mes enfants jusqu'à la navette qui desservait les remontées mécaniques puis je me rendais au tea-room. La vitrine de l'école suisse de ski affichait les photos d'identité des moniteurs et monitrices de la station sur un poster format mondial. Un matin, sur un coup de tête, j'étais entrée et j'avais demandé deux heures avec Paul. Je n'avais pas skié depuis au moins vingt ans et personne, sur les pistes, ne me regrettait. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Une envie d'épater les enfants? Nous nous serions croisés par hasard dans la poudreuse. En exécutant un freinage élégant à leur hauteur, je les aurais arrosés d'une gerbe parfaite de flocons. Sidérés par tant de grâce, ils auraient été obligés de reconnaître en cette vision de rêve vêtue de jaune citron et maîtrisant parfaitement l'art de la godille, leur Maman. Ce fantasme m'avait donné des ailes. En sortant de l'école suisse de ski, j'avais directement loué tout le matériel. Paul et moi avions rendez-vous à onze heures.

Le plafond nuageux s'effiloche. Nous progressons en file indienne le long de la crête. À notre droite, tout un pan de montagne manque à l'appel. Un éboulement récent l'a profondément excavée, laissant pendre les racines des graminées au bord de la déchirure. Le guide nous explique que le retrait du glacier qui occupait autrefois la vallée a miné tout le versant, le rendant particulièrement instable.

— En fait, ce n'est pas vraiment une crête, dis-je, plutôt une corniche.

Rien n'existe plus que ma bouche sèche, mon cœur surmené, le sang qui stagne dans mes mains, mon nez qui coule. Si je reviens vivante de cette expédition, je pourrai certainement suggérer l'exploit. Maman a traversé les Alpes mes chéris! Je fais chuter des pierres. Elles déboulent dans l'abysse. Si je les suivais, je finirais par être prise en charge, soit par des secouristes, soit par la mort. Je me suis reproduite. Mes deux adolescents sont en bonne santé si l'on considère leur façon de se nourrir. Je peux partir tranquille quoique encore relativement jeune. J'essaie d'installer mon sac devant moi pour soulager mes épaules.

— Laurence, me crie le guide, fais attention avec ton sac. Remets-le comme il faut. Regarde où tu mets les pieds.

Hébétée, je comprends à peine ce qu'il me dit.

— La vue est vraiment à couper le souffle, déclare Magali, en me voyant gober de l'air.

— Quand tu poses plus les talons, c'est que ça monte.

Bernard trouve encore assez d'énergie pour distiller ses perles de sagesse. Mais moi j'avais déjà compris que ça montait et que certaines constitutions sont plutôt adaptées à la plaine. Ce n'est pas un hasard si les montagnards sont dotés de cages thoraciques monumentales.

— Pique-nique ! proclame le guide.

Hier j'ai acheté deux sandwichs au pâté. Ils ont passé la nuit dans le mini-bar de ma chambre d'hôtel. Ils sont montés jusqu'ici sur mon dos et je vais enfin pouvoir les manger. Je me tartine d'écran total et je sors ma casquette. Un paysage déchiqueté nous encercle.

— Avec Amour, on était tentés par une randonnée en Islande. Et puis on s'est décidés pour celle-ci.

Cette camarade randonneuse s'appelle Esther. J'ai pu retenir son nom grâce à son mari ou compagnon, qui l'appelle souvent, prenant plaisir à prononcer les deux syllabes de son prénom. C'est vrai qu'elles sont belles, ces deux syllabes. Esther, cependant, nomme son compagnon Amour. Ils se sont offert cette randonnée pour leurs vingt ans de mariage.

— Ça pèse combien un sandwich ? demande Thierry.

Je trouve sa question vraiment pertinente. Autant vous le dire tout de suite, Thierry me plaît beaucoup. Il ne se pâme pas sur le charme de la montagne en été. Une longue ride verticale part de sa tempe gauche pour rejoindre son maxillaire. Elle nous invite dans l'intimité de ses nuits. Étant donné que nous avons sensiblement le même âge, il est toutefois possible qu'il ne m'ait même pas vue.

— Dans les cent-cinquante grammes ?

— Ça dépend des sandwiches.

— Ce sera tout ça d'économisé.

— En fait, le poids est juste transféré du sac à l'estomac.

— Dans un premier temps.

— On est assis sur du micaschiste, nous dit le guide.

Nous ne comprenons pas tout de suite le lien entre le schiste et le sandwich. Il n'y en a d'ailleurs aucun. Je retiens de ses explications que le micaschiste sur lequel nous sommes assis est une roche métamorphique et que le métamorphisme, c'est quand d'anciennes roches se font avaler par la croûte terrestre, où elles sont comprimées et surchauffées.

— Mais, elles vont où pour être avalées ? demande Esther.

— Là où une plaque passe sous l'autre. On verra ça ce soir.

Le guide nous distribue des abricots pour le dessert.

— Et en passant dessous elle soulève l'autre plaque ?

— Pas seulement. Elle la soulève, la repousse, la râcle, la casse et la tord.

— D'où le petit côté broyé du paysage, je constate.

— C'est pas aussi simple. Dans les Alpes, il y a aussi des roches sédimentaires, très sensibles à l'érosion. Une roche sédimentaire, c'est du plancton mort qui forme de la boue marine. Avec de la pression et du

temps, ça donne du calcaire. Le paysage est donc à la fois broyé et ruiné.

— Le plancton se retrouve dans les roches ?

— Oui, Esther. Tous les microsquelettes de plancton et ceux d'autres crustacés.

— Et la somme totale des squelettes augmente ?

— Augmente ? Tu veux dire sur toute la planète ? Oui, puisqu'il y a reproduction.

Esther se plonge dans une réflexion.

— Donc si la somme totale des roches augmente, la planète devient de plus en plus grosse.

Esther mord dans sa barre de céréales. Sa conclusion me semble imparable.

— Non. Pas du tout. La matière se conserve. On lève le camp dans vingt minutes. Je vais faire une petite sieste.

— Et c'est quelle plaque qui est passée dessous ?

Le guide s'installe contre son sac à dos et abaisse son chapeau sur ses yeux. J'essaie de faire la même chose, mais je n'ai pas sa capacité à ignorer les détails. Un bout de peau me picote, une arête me rentre dans le dos, une fourmi m'escalade. J'entends Esther demander à son

compagnon ce que ça signifie que la matière se conserve. Il n'en a pas la moindre idée. Je pose un caillou tout chaud sur une de mes paupières.

Les roches sont digérées dans la croûte terrestre, les sandwiches dans l'estomac. À peine sommes-nous repartis que mon métabolisme me freine. Nous montons vers les hauteurs sur un pierrier bordé de névés. Alliance des particules de mica et de l'eau qui pétillie dans ses interstices, il brille. Des ruisselets dépassent l'épaisseur de nos semelles. Mes jambes ne me portent plus. Des amis sportifs m'avaient conseillé de « bouffer du dénivelé ». Je m'étais promis de commencer au mois de mars avec l'arrivée du printemps. Après une tentative avortée d'ascension du Salève, j'avais décidé qu'il fallait m'attaquer à un problème à la fois. D'abord la force, ensuite le souffle. Avant d'envisager la moindre pente, croyais-je, il me fallait des jambes musclées. Devant YouTube, j'avais mollement imité une coach californienne faisant des squats au bord d'une piscine. Voilà le résultat.

Au fur et à mesure que je me disloque, la distance qui me sépare des autres s'agrandit. Nous marchons maintenant sur la neige croustillante du mois de juillet. Martin revient aimablement sur ses pas pour me prendre mon sac sans vraiment me demander mon avis (qui est positif).

— T'en fais pas, je suis solide.

Il me sourit et repart avec. L'effet de contraste est énorme. Mes poumons se dilatent délicieusement. Je m'efforce de rattraper mon retard. Un névé s'arque pour laisser passer sous lui une cataracte translucide. En équilibre sur des galets polis, nous prenons la pose pour la photo. Nous continuons vers une zone de glace grêlée de microscopiques algues orange. Nous nous dispersons dans cette lumière. Rêveurs, nous ralentissons notre allure, forçant le guide à faire preuve de patience. Je commence à me réconcilier avec moi-même lorsque mon chevalier aux deux sacs glisse et tombe. Électrifiée par un sentiment de culpabilité, je suis la première à le rejoindre. En vrai gentleman, il me dit en grimaçant qu'il a sûrement mal posé son pied. Je lui tends les deux mains pour l'aider à se relever.

— Accroche-toi à moi.

Il hurle de douleur. Les autres nous entourent. Avec mille précautions, le guide lui enlève sa chaussure et observe sa cheville.

— Le tendon, dit Amour.

— C'est peut-être cassé?

— J'ai eu la même chose il y a une année. C'est trois mois d'attelle.

— Ou tout simplement une entorse.

— Ou un ligament déchiré.

— On va le sortir du névé, dit le guide, coupant court à nos diagnostics.

Sans montrer d'hésitation, il appelle l'hélicoptère de secours. Ils conviennent d'un atterrissage en contrebas. Je reprends discrètement mon sac. Soutenu des deux côtés, Martin est emmené. Nous déblayons les plus grosses pierres pour accueillir les patins de l'hélicoptère. Chacun y va de son fait divers de frayeur en montagne. L'accident accélère le processus de cohésion du groupe. Le sujet de notre sollicitude n'a plus qu'à observer la coalescence qu'il a rendue possible.

— Je pourrais demander une place à bord. On voit bien que je ne suis pas taillée pour l'effort.

Pendant que Martin s'installe dans l'hélicoptère, le guide pose une main ferme sur mon bras. Nous les regardons s'élever.

De grosses touffes d'herbacées se dressent sur leur motte de terre. Après une longue descente grumeleuse, nous atteignons l'endroit où nous passerons la nuit, trois cahutes rafistolées de tôle et regroupées près d'un torrent impétueux. Le soleil effleure les plus hautes cimes enneigées, qu'il teint en ocre. Avant de nous installer, nous tombons d'accord pour commander une bière sur la terrasse. Le guide a disparu. Nous apprendrons plus tard qu'il préparait déjà le pique-nique du lendemain. Nous revenons sur l'accident, épuisant l'idée que nous sommes tous fragiles. Autour de nous, des groupes se photographient. Je me demande comment de si petits chalets seront capables de tous nous abriter.

— Une bière fraîche, la satisfaction d'avoir survécu à cette première journée, hein Laurence ?

— Je suis prête pour une bonne douche. Pour autant qu'elle soit proche.

— Et chaude.

Des jeunes gens coiffés de bonnets tricotés sont déjà actifs en cuisine. Je demande à l'un d'eux de me montrer ma chambre. Il me précède dans un chalet dont le rez est entièrement tapissé de matelas posés à même le plancher. Au centre de la pièce, une échelle.

— C'est en haut. Vous avez une place dans la chambre de droite. Le reste du groupe va à gauche.

— Je prends la chambre de droite, je m'empresse de dire. Elle a une salle de bain?

— WC chimique à l'extérieur. Deux douches dans le cabanon du bout. Lavabo au rez, dans le coin du dortoir.

J'avais entendu parler du confort spartiate des cabanes. J'imaginai quelque chose de très similaire à celui des auberges de jeunesse fréquentées à l'âge de vingt ans, lits superposés, interminables lavabos en taule charriant la salive sur plusieurs mètres. Je pensais qu'il s'agissait là des cabanes de haute montagne, réservées aux toqués des sommets. Le simple randonneur, me disais-je, dort dans un garni. Or cet endroit n'a absolument rien de garni. En haut de l'échelle, deux mansardes se font face. Je baisse la tête pour entrer dans

celle de droite. D'étroits matelas y sont compressés côte à côte le long d'une plateforme en bois d'un seul tenant. Un dégagement d'une trentaine de centimètres de large en permet l'accès. Il est déjà encombré de sacs. Il reste un seul matelas libre dans une chambre déjà pleine. Je vais dormir comprimée entre deux inconnus.

— Tu nous fais faux bond, Laurence !

Mes camarades investissent le dortoir de gauche dans lequel une famille belge s'est installée. Par fierté, je renonce à changer d'avis et réclamer la place laissée libre par Martin. La file devant les douches est déjà longue quand je la rejoins.

— Dis donc, tu as pris tout ça ?

Enrobée dans sa serviette, Magali sort de l'une des cabines. Elle a raison. Ma trousse de toilette est peut-être un peu trop volumineuse.

— Pas étonnant qu'il se soit pété le tendon.

— Ben...

— Mais non, je plaisante.

Ça jette quand même un froid.

— Tu as une crème pour éviter les courbatures ?

— Non.



DE LA MÊME AUTEURE

Safari, co-édition art&fiction publications / Der Gesunde
Menschenversand, 2019

Rentrée des classes, éd. art&fiction, 2017 (rééd. 2017, 2019)

Inventaire des lieux, deuxième édition revue et augmentée,
éd. art&fiction, 2017

Cahier des charges, éd. d'autre part, 2011

Projet de salon pour Madame B., éd. art&fiction, 2010

DANS LA MÊME COLLECTION

- Laurence Boissier, *Rentrée des classes*, 2017 (rééd. 2017, 2019)
Carla Demierre, *Qui est là ?*, 2020
Alexandre Friederich, *Triptyque de la peur*, 2017
Charles Hersperger, *xxxversxxions*, 2016
Charles Hersperger, *Pénultième perpétuité*, 2018
Andrea Inglese, *Mes adieux à Andromède*, 2020
Robert Ireland, *Images amies*, 2019
Alessandro Mercuri, *Holyhood, vol. 1 — Guadalupe, California*,
2019
Muma, *Je ne suis pas d'accord avec moi-même*, 2018
Jean Otth, *Échec et scotome*, 2020
Barbara Polla, *Vingt-cinq os plus l'astragale*, 2016
Fabienne Radi, *Oh là mon Dieu*, 2015
Fabienne Radi, *Holy, etc.*, 2018
Fabienne Radi, *Émail Diamant*, 2020
Roman & Fovanna, *Communication au monde de l'art sur
le secret aveuglant de La Joconde*, 2015
Laurence Schmidlin, *Le complément d'objets*, 2018
David Signer, *Roman Signer par lui-même*, 2018
Julia Sørensen, *(Fa-Fu)*, 2018
Dorothée Thébert, *Thérèse et La Chèvre*, 2019
Claudius Weber, *Fables pièges*, 2018 (rééd. 2019)
Francine Wohnlich, *Vivants*, 2019 (rééd. 2020)
Sabine Zaalene, *Vieille branche*, 2017
Stéphane Zaech, *Alex Katz Interviews*, 2017

Direction éditoriale: Stéphane Fretz
Design et mise en page: Valérie Giroud
Relecture: Marie-Claire Grossen
Caractères: Égyptienne 10,5 pt et 6,5 pt
Papiers: Z-Offset et Materica
Impression et reliure: TBS La Buona Stampa, Pregassona

La collection ShushLarry est soutenue
par la Fondation Art-en-jeu.ch et est au bénéfice
d'une Bourse d'encouragement à une maison d'édition 2019-2020
par la République et canton de Genève



art&fiction bénéficie d'un soutien structurel de
l'Office fédéral de la culture, d'une convention avec
le Canton de Vaud ainsi qu'avec la Ville de Lausanne, et
est également soutenu par la Loterie Romande



1^{re} édition, achevée d'imprimer en Suisse en mai 2020
ISBN 978-2-940570-90-4



art&fiction
Collection ShushLarry
« Les poches qui brassent de l'art »
www.artfiction.ch